

La Suisse et l'Espagne de Franco : de la guerre civile à la mort du dictateur (1936-1975)

[Sébastien Farré]

Autor(en): **Jeanneret, Pierre**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **57 (2007)**

Heft 3: **Neue Frauenbewegung in der Schweiz = Nouveau mouvement des femmes en Suisse**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

puis passer, dans les années 1800–1830, au mode de production mécanisé et au travail en usine pour la filature (chapitre 3). Prenant l'exemple d'Escher, Wyss & Cie, dont il utilise les protocoles des séances de la direction, Kurosawa montre comment s'effectue le passage du coton à la machine au milieu du siècle (chapitre 4). L'auteur donne aussi sa place à la proto-industrie qui parvient à se maintenir, particulièrement en Suisse orientale, et dont la flexibilité du mode de production, ainsi que les liens de dépendance envers le grand capitalisme zurichois, lui assurent une présence sur les principaux marchés mondiaux (chapitre 5). Cette présentation classique mais superbement construite et synthétisée occupe une place importante dans l'ouvrage (près de 300 pages) qui s'explique sans doute par la nécessité d'introduire le lecteur japonais à l'histoire industrielle suisse. Elle est complétée, en fin de volume, par deux parties consacrées à la formation d'une union douanière en Suisse durant les années 1815–1848 (chapitre 7) et au développement des chemins de fer jusqu'à leur nationalisation (chapitre 8).

On entre pleinement dans la démonstration de Kurosawa dans une partie consacrée à la structure économique de la région du Haut Rhin (chapitre 6). Il délimite cette région comme étant la sphère d'influence du capitalisme zurichois et bâlois, englobant certaines régions voisines (Alsace, Bade, Vorarlberg) et excluant certaines parties du pays (Arc jurassien, Berne, Tessin). Cette délimitation de la région du Haut Rhin à une échelle transnationale montre que l'on a affaire à l'une des grandes régions industrielles d'Europe dans la première partie du 19^e siècle, avec la Grande-Bretagne, le Nord de la France et l'Est de l'Allemagne. Les trois régions voisines prises en compte dans cette étude sont toutes placées dans un rapport de dépendance envers Bâle et/ou Zurich. Dans ces trois régions, on a affaire à des investissements directs de banquiers et d'industriels suisses, qui s'expliquent surtout par la volonté d'accéder aux importants marchés voisins protégés par un protectionnisme douanier croissant après les guerres napoléoniennes. Ce sont donc des considérations stratégiques liées aux débouchés commerciaux, plus que des effets induits presque naturellement par un caractère de district industriel, qui expliquent la structure transnationale de cette région du Haut Rhin.

L'approche est assurément captivante mais aurait nécessité une analyse plus approfondie de la structure économique et du développement industriel de ces régions voisines afin de mettre en évidence toute la substance industrielle de ces régions, qui apparaissent dans cet ouvrage comme de simples succursales du capitalisme zurichois. Sur l'Alsace en particulier, le recours aux travaux de Florence Ott sur la Société industrielle de Mulhouse ou de Nicolas Stokopf sur le patronat alsacien du Second Empire auraient sans doute permis de proposer une image plus nuancée des rapports entre la Suisse et l'Alsace. Ces quelques remarques n'enlèvent cependant rien à la richesse d'un ouvrage qui se veut à la fois une synthèse sur une question essentielle de l'histoire économique de la Suisse et une invitation à sortir des cadres d'analyse traditionnels en matière d'industrialisation.

Pierre-Yves Donzé, Kyoto

Sébastien Farré: **La Suisse et l'Espagne de Franco. De la guerre civile à la mort du dictateur (1936–1975)**. Lausanne, Antipodes, 2006, 486 p.

Dans son Introduction (où il se plie aux lois tacites qui régissent les travaux de doctorat), l'auteur définit avec clarté sa démarche et les enjeux de son travail. Celui-ci s'inscrit dans la dynamique d'une double vague de publications, suscitées d'un côté en Suisse par la problématique de nos rapports avec l'Espagne pendant

les années 30, de l'autre par le «réveil» de l'historiographie espagnole, après une période d'amnésie provisoire peut-être nécessaire à l'instauration sans crise majeure de la démocratie. L'originalité de la thèse de S. Farré sera d'une part d'utiliser abondamment les sources espagnoles, d'autre part d'élargir le champ de la recherche à la période, encore peu défrichée, allant de la fin de la guerre civile à la mort du *caudillo*. Judicieusement, il adoptera (à l'exception de deux chapitres thématiques consacrés aux différentes formes de l'exil en Suisse) une démarche chronologique: l'évolution interne du régime, elle-même subordonnée aux profonds changements des rapports de force internationaux et aux pressions sur l'Espagne qu'ils ont induites, l'y invitait. Il consacrera une place importante à l'étude des relations économiques, quand bien même les enjeux financiers et commerciaux se révéleront finalement secondaires par rapport aux enjeux politiques, du moins jusqu'aux années 50, celles de la rapide croissance ibérique.

Artificiellement, et pour la bonne intelligence de ce compte rendu, distinguons les domaines traités. Les relations économiques hispano-helvétiques d'abord. Dans un utile chapitre de synthèse où il parcourt cinq siècles (du XVI^e à 1936), S. Farré démontre la place ténue occupée par l'Espagne, hormis la parenthèse de 1914–18. Toute la période 1936–1975 s'est caractérisée – pour les milieux économiques suisses aux sympathies pro-nationalistes pourtant affirmées mais soucieux de ménager surtout leurs intérêts dans les deux zones – par un grand opportunisme. Ainsi Oerlikon n'hésitera pas à vendre à la République ses fameux canons antiaériens, via le Mexique, tandis que l'Espagne franquiste sera un débouché important pour l'industrie militaire suisse après 1945. Mais, répétons-le avec l'auteur, «le marché espagnol ne représentait aucune priorité essentielle pour l'industrie suisse», c'est «la dimension politique et diplomatique» qui l'emportait (p. 78). L'interaction entre les deux domaines existait pourtant bel et bien: «le gouvernement national espagnol extrêmement sensible et sentimental étant décidé à cataloguer ses amis dans l'ordre chronologique de leur manifestation d'adhésion [...] la Suisse pourrait s'assurer une part privilégiée vis-à-vis d'autres Etats du même ordre, en se rangeant aux côtés des pays qui seront servis les premiers» (p. 161), comme l'écrivait crûment au DPF Eugène Broye, le représentant suisse auprès des autorités franquistes. Pour toute la période postérieure à la victoire nationaliste du 1^{er} avril 1939, S. Farré dégage la dépendance des rapports économiques Suisse–Espagne envers la conjoncture politique, économique et militaire internationale: sujétion de l'Espagne à l'Allemagne jusqu'en 1942, sa mise à l'index par les vainqueurs de 1945, enfin son intégration au bloc occidental (Plan Marshall, bases américaines, entrée du pays à l'ONU et dans les institutions européennes). D'où l'extrême prudence dont le Conseil fédéral comme les milieux économiques ont dû faire preuve pour s'adapter aux aléas de la situation mondiale. Le «miracle économique» espagnol a amené un fort développement des relations financières, industrielles et commerciales (triplement des exportations suisses de 1950 à 1958), que l'auteur analyse avec précision, dans des pages très techniques où il démontre sa maîtrise des concepts utilisés. A propos des travailleurs espagnols en Suisse (plus de 100 000 dans les années 60), signalons une source trop oubliée aujourd'hui, que l'auteur pourra intégrer à sa riche bibliographie: l'intéressante enquête *J'ai quitté l'Espagne... Les prolétaires du Marché commun*, publiée en 1963 par La Cité: Editeur à Lausanne. S. Farré montre avec raison qu'on ne peut dissocier l'émigration espagnole du renouveau de l'antifranquisme, ce que corrobore la brochure que nous venons de citer. On peut regretter toutefois que l'auteur passe un peu rapidement

sur les effets du tourisme de masse en Espagne: dans quelle mesure celui-ci a-t-il consolidé le régime ou au contraire favorisé le vaste mouvement de contestation? Cette question devra encore être analysée.

Nous sommes passés de l'économique au politique. Pendant toute la guerre civile, c'est la dimension internationale et idéologique qui prend la première place. Bien que l'auteur ne se départisse jamais d'un ton distancé, sa critique des autorités suisses de l'époque et de leur singulière mansuétude envers le franquisme est implicite. Leurs sympathies pro-nationalistes, motivées par un antibolchevisme viscéral, se sont traduites et dans le discours et dans les actes. Certes, ce n'est pas là un *scoop* historique: d'autres travaux l'avaient déjà démontré à l'envi! L'auteur met en exergue l'influence du catholique Giuseppe Motta, dont la complaisance envers le régime mussolinien est bien connue. Autre domaine déjà couvert par une abondante bibliographie: l'aide des socialistes et des communistes suisses aux Républicains, dont S. Farré opère avec clarté la synthèse. Il résume bien les ambiguïtés de la politique du PSS, très soucieux de s'intégrer dans le consensus helvétique et d'entrer enfin au Conseil fédéral, sa soumission sans combat aux mesures unilatérales et liberticides frappant le soutien à la République. On saura gré à l'auteur d'avoir parfaitement saisi l'interpénétration du conflit espagnol et des enjeux de politique intérieure suisse. Ainsi, il relève la politique habile des autorités fédérales dans le domaine humanitaire (*Ayuda Suiza*), ce dernier étant utilisé «comme un instrument de compensation politique» (p. 82) pour faire oublier les prises de position pro-franquistes. Cet exemple nous interpelle aujourd'hui, où «l'humanitaire» – tant étatique, voire para-militaire que celui des ONG – a pris une place considérable. Mais c'est surtout sur le plan diplomatique que la Confédération helvétique présentait un intérêt sans commune mesure avec sa taille modeste, pour les nationalistes convaincus «qu'une reconnaissance de la part d'un Etat neutre, dont les institutions démocratiques bénéficiaient d'un certain prestige, pouvait signifier une victoire percutante sur la scène internationale» (p. 123). Répondant à cette attente, la Suisse se montrera singulièrement empressée à reconnaître le nouveau régime issu du putsch. Nous suivons aussi l'auteur lorsqu'il montre une analogie entre les situations respectives de la Suisse et de l'Espagne «fasciste», toutes deux considérées d'un œil sévère après 1945. C'est, on l'a vu, l'intégration dans le camp occidental de la guerre froide qui lèvera cette hypothèque et rendra l'Espagne franquiste *salonfähig*. Quant aux autorités suisses de l'après-guerre, elles se caractérisent à la fois, paradoxalement, et par leur suivisme envers les prises de position des Etats dominants face à l'Espagne, et par leur fidélité à leur anticommunisme des années 30: celui-ci entraîne une surveillance quasi inquisitoriale de la «*spanische Agitation*» des années 60.

L'ouvrage de S. Farré suscite quelques remarques critiques. Nous déplorons par exemple qu'un problème n'ait pas été abordé: celui des enseignements militaires tirés par l'armée suisse du conflit espagnol, enseignements souvent erronés d'ailleurs (scepticisme envers l'arme blindée, priorité à la défensive): nous renvoyons aux nombreux articles dans la presse militaire helvétique ainsi qu'aux travaux de Nic Ulmi et Antoine Fleury. Avec l'auteur lui-même, qui s'en explique par la situation des Archives espagnoles, nous constatons une certaine disproportion entre la partie consacrée à la période de la guerre civile et de la Deuxième Guerre mondiale d'une part (chap. 1–14), et celle qui couvre trente années de franquisme d'autre part (chap. 15–18). Sur le plan formel, on regrettera – pour les lecteurs non germanophones – que les citations en allemand n'aient pas été tradui-

tes, à l'instar de celles en espagnol. On eût souhaité aussi – autre travers fréquent des travaux académiques – que l'importance des notes infrapaginales soit quelque peu réduite: la lecture d'un «sous-texte» secondaire rompt en effet le rythme de la lecture du texte proprement dit.

Mais au total, S. Farré livre ici une étude des relations hispano-suisse sinon exhaustive, du moins très riche. Maîtrisant l'abondante littérature couvrant déjà plusieurs des sujets qu'il traite, il a apporté à la problématique Suisse–Espagne une contribution originale, surtout sur les plans économique et diplomatique.

Pierre Jeanneret, Grandvaux

Zsolt Keller: Der Blutruf (Mt 27,25). Eine schweizerische Wirkungsgeschichte 1900–1950. Göttingen, Vandenhoeck&Ruprecht, 2006, 200 S.

Der Historiker und Theologe Zsolt Niklaus Keller legt mit diesem Band eine eindrückliche und komprimierte Studie zu einem klar umrissenen Thema, nämlich einem «paradigmatischen» und «blutigen» Bibelvers und dessen Rezeption, vor: «Da rief das ganze Volk: Sein Blut komme über uns und unsere Kinder» (Mt 27,25).

Keller greift dabei auf eigene Vorarbeiten wie etwa einen Artikel aus der ZSKG von 2003 (seit einiger Zeit: SZRKG) zurück; d.h., der Autor hat sich schon über einen längeren Zeitraum fundiert mit der Thematik des Antijudaismus, einer nach Aram Mattioli «mental Disposition von langer Dauer» (S. 47, 126), in neuerer Zeit auseinandergesetzt.

Kellers Arbeit ist dreigeteilt: Nach einem Vorwort von Max Kuchler, Professor für NT in Fribourg, beschäftigt sich der erste Teil mit grundlegenden Aspekten. Der zeitgeschichtliche Kontext – 1960 schrieb Golo Mann ironisch-zynisch: «Wenn Antisemitismus sein muss, dann ist der Antisemitismus schweizerischer Art wohl der erträglichste, zivilisierteste» (S. 75) – sowie exegetische, wirkungsgeschichtliche und terminologische Abklärungen finden Darstellung. Im Hauptteil setzt Keller den Titel der Arbeit (in der Analyse des katholischen Milieus) näher um, worauf aufbauend und darüber hinausgehend sich ein dritter Abschnitt mit der jüngsten Geschichte der Bibelexegese nach 1945 beschäftigt; also dem Umgang der nunmehr «sperrig» gewordenen Stelle und Aussage von Mt 27,25 beschrieben ist.

Der Autor arbeitet präzise, die Darstellung ist von einem sehr umfassenden Horizont gekennzeichnet. Keller sucht nun diskursanalytisch nach Spuren der besagten Matthäusstelle in der Denk- und Lebenswelt der Schweizer Katholikinnen und Katholiken und wird (in Quellenbeständen jüdischer wie katholischer Provenienz) fündig: in der Passionszeit als «jährliche Achse der Judenverfolgungen im christlichen Abendland» (Friedrich Heer, siehe S. 17, Fussnote 33), in der schweizerischen katholischen Medienlandschaft (z.B. SKZ), in der Predigtliteratur, so auch sehr konkret in einer Radiopredigt vom 3. April 1938, in der ein Pfarrer der Diözese Freiburg-Lausanne-Genf, Abbé H. Panchaud, die jüdische Schuld am «Gottesmord» darstellte. Woraufhin die SIG intervenierte und der Rundfunk sein Bedauern darüber zum Ausdruck brachte (S. 85, 86). Keller schreibt als ein Fazit seiner Analyse der umfangreichen Predigtliteratur, «dass den Theologen zu jener Zeit eine Differenzierung oder gar strikte Trennung zwischen Heils- und Profangeschichte weitgehend fremd war» (S. 92). «Durch die Schuld der Väter war jede Jüdin, jeder Jude mit der Last der Blutschuld konfrontiert» (S. 126).

Dem kultur- und religionsgeschichtlichen so bezeichneten *iconic turn* trägt Keller Rechnung, indem er religiöse Bilder aus Bibelillustrationen – welche in ihrer